

MARIANA BRĂESCU

PRIÈRE DU SOIR

et autres récits

KOGAÏON
EDITIONS

KOGAÏON EDITIONS

Division de **CASA GROUP OF COMPANIES**

ISBN: 973-87432-6-5

62, Rue Școala Herăstrău, code postale - 014153

Bucarest, Roumanie

Tél/fax: 0040-21-317.01.14

e-mail: **christian.writers@gmail.com**

La première couverture reproduit
une miniature du Moyen-Age, illustrant “*La Gèneses*”.

Layout: eng. **Diana Șuică**

Achévé d’imprimer: 2005

Vega Prod SRL, Buzău, Roumanie

PRIÈRE DU SOIR

Nous n'allions pas au lit sans dire nos prières.

„Notre père qui êtes aux cieux...”

Nous murmurions doucement les paroles de la prière devant l'icône luisant mystérieusement dans la clarté pure de la petite lampe à huile fixée au mur.

„Que votre nom soit sanctifié...”

Je ne me souviens plus de l'âge où j'avais appris les paroles saintes, mais très jeune déjà je les connaissais. Et à ces moments là dans nuit profonde, nous n'étions que moi, petite fille, agenouillée, timide, et la pensée de Dieu.

Minuscule, effrayée, émue. L'examen était sévère et j'avais à le passer tous les soirs.

„Et pardonnez nous nos offenses,

Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés...”

Evidemment, je ne comprenais pas tout. Mais je comprenais que pour avoir le courage de dépasser cet instant là, il nous fallait être bons et justes toute la journée et ne demander à Dieu que le soir, avant de s'endormir, de recevoir votre prière.

Et les paupières lourdes de sommeil, j'entendais comme dans un rêve le bruit du rosaire et le murmure suppliant des saintes paroles: *„Notre père...”*

Simple souvenirs d'enfance. Qui les a encore?

Je récite comme alors, *„Notre père...”* et j'espère toujours.

UN APRÈS-MIDI, UNE VOITURE DANS LE CIEL

On ne pouvait pas faire mieux! Une voiture noire, haute, légère, aux ressorts puissants et à la capote mobile, emportée comme dans un rêve par deux chevaux noirs, aux rennes d'argent. Un tzigane fier et pimpant la conduisait et quand la voiture s'est arrêtée, un Monsieur chic est descendu lentement, avec cérémonie, des coussins brillants, en soie rouge: c'était le frère de grand-maman. Je savais bien qu'il devait venir et c'est pourquoi je l'avais attendu toute une journée, en installant ça et là mon point d'observation. Mais de là, du haut du noyer, dont la couronne me permettait d'apercevoir toute la rue et même la vallée, je n'imaginai pas que la nuée de poussière qui tombait su ciel, amenait une voiture. Elle venait du ciel, en effet, cette belle voiture-là. La plus belle des dernières voitures tirées par des chevaux, qui brisaient encore à une cadence élégante, la paix des après-midi de fraîcheur.

J'étais restée bouche bée dans le grand noyer et le souffle coupé je vis juste en dessus de moi le Tzigane arrêter les chevaux noirs, brillants, aux rennes argentés. Et lorsque le frère de grand-maman est descendu, avec ses mouvements lents qui, chez lui ne semblaient pas graves, mais seulement solennels, la voiture à chevaux s'est légèrement balancée sur ses puissants ressorts et comme elle penchait un peu, j'ai pu voir d'en haut la soie rouge et brillante offerte comme l'intérieur d'un énorme fruit. Je n'osais pas descendre et j'étais pour l'instant le seul témoin de cette arrivée tant attendue. Il avait la chevelure, les sourcils et les moustaches blanches comme neige, mais le visage lisse et brun d'un autre âge. Impeccablement mis en noir, comme par une grande maison de mode qui n'habillait que de mystérieux Messieurs qui rentraient chez eux.

– *Chez nous!*

Dit-il en frappant de la main le tronc du vert noyer, comme on taperait sur la croupe d'un animal fidèle.

– *Qu'est-ce que tu es devenu vieux, toi, mon ami!*

Il caressait tristement les crevasses profondes de l'épaisse écorce de l'arbre. J'étais tout en haut, au dessus de lui, la peau collée à la peau lisse et brillante des jeunes branches drues, qui s'élançaient insouciantes vers le ciel.

Je n'avais encore jamais vu ce vieux Monsieur, qui s'arrêtait devant la porte, sous le noyer, avec une voiture comme la calèche des contes de fées, mais voilà, il était devant moi, ami du noyer depuis Dieu sait quand, lui, depuis que ce noyer était un jeune arbre à la peau luisante et n'avait que deux-trois feuilles timides. J'étais là-haut dans mon noyer, terriblement troublée et timide et je me sentais toute honteuse, comme si on m'avait surprise en train de voler. Et le noyer, mon ami, cette merveille verte qui me servait de refuge et de lieu pour rêver, cessa de m'appartenir à moi seule. Comment avait-il pu si bien grader le secret de son ami d'enfance? Je me le demande encore. Car il l'avait reconnu. Je voyais bien comme il tremblait de toutes ses feuilles penchées vers la terre.

L'hôte ouvrit doucement la porte du jardin et je ne remarquais qu'alors qu'il s'appuyait à une canne au pommeau d'argent. Pourtant, même ainsi, sa démarche ne trahissait aucune impuissance, il tenait sa canne avec dignité. C'était plutôt un sceptre qu'une canne.

De mon poste, tout en haut, j'ai vu sortir grand-maman vêtue de sa robe de soie grise, j'ai vu le frère et la sœur parcourir doucement, sans se presser et sans dire un mot, le grand jardin vert, les yeux dans les yeux. Et toujours sans un mot, Grand-maman posa silencieusement sa tête sur sa poitrine à lui. Et lorsqu'ils défirent leur étreinte, est-ce parce qu'ils nageaient dans une mer grise de larmes, que leurs yeux se ressemblaient tant?

Un instant plus tard, ils n'étaient plus seuls et la belle et grande cour – la plus grande et la plus belle de cette ville toute en collines – ronde et droite, comme personne d'autre n'en avait, était pleine de monde, comme si à un signe, la fête venait de commencer. Je n'ai jamais vu de fêtes aussi belles que là, dans la maison de grand-maman. Des journées entières, sur le poêle chaud comme un grand animal doux, des gâteaux moelleux, à la pâte paresseuse et parfumée, gonflaient. Une gâterie d'arômes

prenait possession des deux cuisines et dans d'énormes bassines en bois gonflaient sans cesse des montagnes de sucreries épatantes. La mousse blanche des délicates meringues renfermait des biscuits à la cannelle, des biscuits salés fins et nerveux comme les feuilles de cactus, le brillant des crèmes roses et au chocolat, le jaune, le fraise, l'orangé des glaçures parfumées et surtout la brioche „cozonac“ à la noix, les montagnes de ces brioches pour lesquelles il fallait absolument casser une centaine d'œufs, pour n'en prendre que le jaune... Les formidables fêtes, lorsque grand-maman passait ses nuits à la cuisine pour être plus près des larges bassines dans lesquelles levaient des pâtes plus tendres qu'un bébé. Un enfant a perdu sa grand-mère au milieu même d'une telle fête et je me demande comment avait-elle eu encore la force de mettre son tablier, de déverser des montagnes de farine blanche, qu'il fallait chauffer doucement sur le poêle, de casser un grand sac de noix, de les râper, de faire bouillir doucement, à petit feu, des crèmes sucrées, de faire monter dans la bassine la levure alerte, de remplir de formes des fours brûlants et de faire sortir pleins d'arômes, des „brioches“ triomphantes, des meringues dites „baisers“, blancs comme l'écume, des gâteaux au glaçage chatoyant, aux si jolies couleurs?! Car c'est la même chose qu'elle avait fait, ce jour là, en ce triste printemps, beau comme le sont nos printemps du Nord, où la saison avait le temps de se parer de tous ses signes avant-coureurs. D'abord, le vent du Nord cessait brusquement de souffler et se perdait quelque part, de l'autre côté de la rivière Prut. et dans ce chaos, les grandes neiges étaient coupée sur pied. Par minces ruisseaux, la neige commençait à maigrir, elle devenait jaunâtre, aqueuse, jusqu'à laisser entrevoir la terre et les anciens sentiers à une personne. On nettoyait les arbres du bois sec, et la chaleur faisait apparaître une guêpe à ma fenêtre. C'est comme cela que les choses se sont passées, lorsque grand-maman, jeune et si jolie mère, alors, donna le signal de la fête. On constata qu'il y avait une place vide: celle de Constantin. Mais Constantin n'allait jamais plus s'asseoir à cette table de fête, ni à nulle autre fête. Son regard vif et fougueux avait fixé une

guêpe à la fenêtre et sous son regard fiévreux, la guêpe se débattait comme dans une collection d'insectes.

– *Constantin!*

Et Constantin ne devait plus jamais répondre, car sa petite vie se débattait tremblant de fatigue et de désespoir comme la blonde et brillante guêpe dans sa collection d'enfant.

Mais toute sa vie, grand maman allait lui garder sa place pour les fêtes et la place demeurait triste et vide et grand-maman ne remarquait même pas son absence et partageait correctement entre ses enfants les parts de gâteaux; Et c'est lui qu'elle appelait toujours en premier:

– *Constantin!*

Et c'est pour cela, je crois, qu'elle préparait ses fêtes comme nulle autre, et c'est aussi pourquoi elle avait la force de faire avec de grandes montagnes de farine, de sucre, de noix, des douceurs merveilleuses, même si elle n'était plus une jeune mère, mais une jolie grand-maman, qui devait faire entrer dans la maison une fête formidable, comme Constantin ne pouvait en trouver nulle part ailleurs... Peut-être alors laisserait-il là, au loin, la blonde guêpe brillante, pour accourir d'un trait, à son appel.

– *Constantin!*

Mais de la mort, il n'était jamais question chez nous, comme il n'était jamais question d'amour. Car c'est un grand amour que devait lui porter de par le monde, son frère pour revenir sur le tard, blanchi, élégant et solennel, après avoir couru si follement le monde. Je savais peu de choses sur cet oncle qui nous envoyait de temps en temps quelque rare lettre, nous apprenant que, là où il était, c'était le printemps, ou l'hiver, que les mouettes étaient plus nombreuses, que le citronnier sur la terrasse s'était desséché et qu'il était mort. Des nouvelles paisibles, qui semblaient venir d'une ville proche et qui évitaient soigneusement tout ce qui pouvait rappeler la distance dont ces lettres nous parvenaient et la raison pour laquelle il s'y trouvait. Seul le cachet de la poste épelé sur l'enveloppe vous donnait le vertige: Buenos Aires, Rio de Janeiro, Le Caire...

C'est cet oncle qu'allait me rappeler plus tard, au lycée, mais en sens contraire l'Arménienne passionnée, nerveuse, fine,

qui nous enseignait le français. Elle n'avait jamais été mariée et elle n'avait jamais vu Paris, qui devait demeurer à jamais un rêve pour elle. Elle était née dans une riche maison d'Arméniens, marchands de tapis et d'objets de luxe orientaux, elle avait appris le français avec une vraie Française qui gagnait son pain à Bucarest en soupirant pour Paris. La guerre allait surprendre la vieille parisienne en Roumanie et après le premier bombardement, de toute la famille et la fortune du riche Arménien, on n'allait sortir des décombres que Mademoiselle Dominique, folle de terreur. La belle et jolie Arménienne qui devait par la suite nous enseigner le français au lycée, avait été sauvée par ses études. Elle était à la fac. Et la faculté allait lui sauver la vie une deuxième fois, lorsqu'elle demeura sans fortune. Car de tout ce qu'elle possédait, elle n'avait hérité que de Mademoiselle Dominique, la Française folle.

Paris, elle ne devait jamais le voir, cette Arménienne brune et fugueuse! Et c'est pourquoi Paris allait venir tout seul dans leur petite maison patriarcale, chaque nuit, car Mademoiselle Dominique vivait comme en rêve „sur la Seine“ et c'est dans ce Paris si vivant, si présent qu'elle promenait l'Arménienne au point que celle-ci avait été au courant de l'ouverture derrière le coin de telle rue d'un bistrot, du fait qu'une modiste s'était enfuie avec le patron et que le vieux bouquiniste qui ouvrait le premier son étalage était mort dans la nuit de phtisie.

Elles étaient là et vivaient à Paris. Mon oncle, lui, parcourait le monde et nous écrivait „la première neige est tombée“ comme il aurait décrit la première neige du jardin de grand-mère. Et lorsque je l'ai vu – même la dernière fois – je restais toujours à l'écart. Il y avait entre nous une gêne ; était-ce à cause du noyer? Et avant de partir, un soir encore, avec sa voiture noire, qui disparut dans un nuage, il me prit à l'écart et me dit comme pour me confier un secret.

– Hannah... Tu ressembles à Hannah! Cherche- là, ou peut-être viendra-t-elle te chercher.

Qui était Hannah et où la chercher? D'où devait venir vers moi cette inconnue, dont mon oncle était sûr que je devais la rencontrer et l'attendre?! Je ne le sais toujours pas, quant à le lui demander, il est si loin!

LE PARADIS PERDU

J'ai vécu au paradis. Il faisait chaud, humide, ça sentait bon. Les grandes personnes appelaient cela une serre. Mais moi, je savais bien: c'était le paradis. J'avais entendu peu de choses sur le paradis. J'en savais davantage sur l'enfer. Même maintenant, lorsque je prononce ce mot terrible, „l'enfer“, j'ai devant les yeux notre cour de l'époque, en terre jaune et cuite, au mois d'août, une terre collinaire, sèche et crevassée. Ils étaient tous là, penchés sur un livre et c'est entre leurs têtes réunies comme les pétales d'une corolle, que j'eus l'occasion d'apercevoir cette image terrifiante: un pauvre homme dévêtu, sans défense, dans un chaudron, léché par d'énormes flammes. Une créature terrible, un autre homme, un méchant, avec des cornes et une queue, arrachait à ce malheureux ses entrailles à la fourche et cet exploit le rendait très gai.

Ils regardaient tous dans un silence recueilli. Personne ne s'indignait, même maman, pour qui l'égratignure de l'aile d'un poulet était une douleur. Même elle! Moi seule n'ai pu m'abstenir de crier:

– *Pourquoi?!*

– *Les diables. C'est ce qui arrive à tous ceux qui vont en enfer.*

– *En enfer?! Et pourquoi y vont-ils?*

Je n'arrivais pas à comprendre comment quelqu'un peut aller de son plein gré en enfer, qui était une sorte de sauna noire pleine de choses cruelles.

– *Ils ont péché! Ceux qui ont des péchés sur la conscience, lorsqu'ils meurent, ils vont en enfer.*

Ah, bon! Lorsque vous êtes mort, ce qui est déjà assez mal, vous avez encore à supporter le harcèlement des diables!

– *Eh! Mais s'ils lui piquent le ventre à la fourche, ils vont le tuer à nouveau! Pourquoi n'y a-t-il personne pour le faire sortir? Pourquoi personne ne lui porte secours?*

Personne! Maman était plutôt tranquille. Elle ne paniquait pas en regardant le diable opprimer consciencieusement le pauvre

pécheur. C'était un pécheur! Mais moi, j'étais de son côté, parce qu'il était torturé. J'ai compris plus tard, bien plus tard, que je, j'étais pas du côté de la justice, mais du côté de celui que l'on pourchasse, quelle que soit sa faute. Untel vole l'argent d'une pauvre femme. Il l'a peut-être laissée sans pain, mais moi, lorsque je vois la figure harcelée de celui qu'on pourchasse, j'aimerais bien qu'il s'en tire. Et je sais que ce n'est pas bien.

Mais alors?! Le pécheur était, je le savais bien, un méchant homme. Pourtant, tout en moi se révoltait. Je détestais ceux qui ne le défendaient pas et si quelque chose me faisait peur, c'était bien le calme consciencieux du diable travaillant devant son chaudron.

Qu'est-ce que c'était comme livre? De quel monde s'agissait-il? je regardais attentivement: il y avait des pages écrites et des pages illustrées. Comme j'avais appris à lire depuis l'âge de cinq ans, cela veut dire que j'ai du voir ce livre avant. Mais pas beaucoup plus tôt. Ce sont peut-être justement ces histoires terribles qui ont suscité en moi le désir d'apprendre par moi-même. Il est évident, qu'il devait y avoir autre chose d'écrit. Une chose sans laquelle je ne pouvais pas comprendre. Une chose que les autres savaient et que, dans une complicité de gens qui savent lire, ils gardaient secret. C'était évident: les grandes personnes connaissaient des secrets auxquels je n'avais pas accès. Il n'y avait qu'une seule solution: l'alphabet. Quelques semaines plus tard, je lisais n'importe quoi. Mais jamais je n'ai eu seule entre mes mains ce livre. Tous faisaient cercle autour de ce livre, et j'avais commencé à les soupçonner et à les craindre: „Ne faisaient-ils pas le jeu des diables?“ Ils étaient là, tranquilles, donc ils étaient d'accord. Et je me penchais à nouveau sur ce livre. Ils en étaient déjà à une autre page, toujours avec des illustrations. Personne n'était scandalisé parce que les pauvres gens étaient nus et montraient avec résignation des parties assez intimes de leur corps pour m'intimider. A bien y penser, les premiers nus que j'ai du voir, étaient bien ceux-là, à la portée des diables. Bien plus tard, lorsque j'ai vu dans des albums, les nus raphaéliques, ils suscitèrent en moi une immense terreur. La mémoire de mon inconscient m'avertissait que des pages fines

de l'album devait sortir le diable criminel pour planter avec un sadisme professionnel son trident dans les chairs roses nacrées. Et de nouveau: alarme du sang! Malheureuse de moi, j'étais du côté des pécheurs!

– *Attention! Les diables!*

Mais ne me solidaraisais-je pas ainsi avec leur monde tout nu? Même si, à suivre leur exemple, je n'aurais eu à dévoiler, drapée plutôt bibliquement que pudiquement autour des cuisses, que le torse mince d'une fillette un peu plus grande et effrayée que ne l'eut permis l'âge? Je ne sais plus, de nos jours. Je ne sais plus!

Comme je ne sais plus si, dans mon enfance, il y avait jamais eu de livre montrant le paradis. Ou quelque histoire. S'il y en a eu, il me semble évident, que les images n'avaient pas du être aussi persuasives que celles de l'enfer, car ces images font défaut à ma mémoire. Mais je savais ce que c'était.

J'entrais au paradis les pieds nus. Il fallait descendre quelques marches et je sens encore sous mes pieds ces marches chaudes et humides, ces marches amicales, comme ne le sont que celles en briques rouges, minces et cuites. La première, plus chaude que les autres, parfois presque brûlante, au point de m'obliger à sauter tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. La deuxième tiède, comme le corps tendu d'un chat, lorsqu'il se love, chaud et vibrant autour de votre taille. La troisième presque fraîche, mais agréable, comme la porcelaine d'une tasse de thé à laquelle on n'a pas touché pendant une heure. Puis, tout à coup, le sol: toujours la même brique amicale, comme un fourneau chaud, légèrement humide. En racontant, j'ai la sensation d'y toucher à l'instant même, mais avec de petits pieds d'enfant, à la peau rose, comme le creux de la main.

J'écarte les orteils délicats d'un pied puis de l'autre dans l'eau tiède, prête à s'évaporer. Il fait chaud et humide, et si je tends le bras, je peux toucher la chaleur pesante, voluptueuse, amicale. A travers le toit de verre, le soleil chauffe d'abord de biais, à l'est, puis lorsque la vitre brûle et le ciel est bleu de tant de lumière, il prend son élan et vise d'en haut, dans une explosion verticale. Je me tiens sous la vitre haute et je le sens pleine-

ment. Mes cheveux sont légèrement humides et deviennent plus frisés, mais le sommet de ma tête est chaud, presque brûlant. Lorsque je pose ma main sur ma tête, ma propre main, chaude et humide, me semble froide. Je tends à nouveau la main pour toucher à cette étrange chaleur et j'arrive même à la toucher. Elle me touche aussi, m'enveloppe de la tête aux pieds, je la sens même dans ma bouche, tout aussi insinuante. Et partout, comme un doux vertige, le parfum.

Humide. Chaud. Parfumé. Oui. C'était le paradis.

Les fleurs les plus grandes m'arrivaient à l'épaule et d'autres même avaient ma taille. Je les regardais de bas en haut, en examinant, non pas leurs couleurs expansives, mais leur souffle. Elles me respiraient, me sentaient et même si j'ai moins honte de le dire maintenant, elles me connaissaient à ces instants-là. Les plus petites étaient plus amicales. Elles n'avaient ni forme, ni nom. Si je me penchais sur leurs petits caissons remplis de terre humide, chaude, parfumée, on voyait sortir, pareilles un souffle de la terre, de minces petites aiguilles pâles. Elles n'avaient même pas la force d'être vertes. J'avais une telle pitié de leur lente suffocation! Je redressais délicatement les graines humides. Elles s'en réjouissaient! Mais à l'instant même, une petite coccinelle agitée arrivait droit sur moi volant à toutes ailes. Je savais. C'était un signe dont je devais tenir compte: je la soulevais doucement du caisson de terre, où les plantes germaient à peine, je la posais attentivement dans le creux de ma main et, les yeux clos, je lui récitais sa chanson: „Coccinelle -nelle, où vas-tu voler...” Je ne savais pas où elle devait s'envoler et d'où devait venir vers moi mon prince charmant, car je n'arrivais jamais à chanter toute la chanson, enfermant le rêve sous mes paupières. Il commençait d'un coup et je voyais des maisons de cristal, un ruisseau limpide, très limpide, éclairé en profondeurs et j'étais là... Et lorsque j'ouvrais les yeux, la petite perle rouge était déjà partie depuis belle lurette. Et en regardant la jardinière de fleurs à peine écloses, j'étais prise d'une émotion plus grande même que mon rêve. Dressées en brosse verte et joyeuse, dépassant de beaucoup la bordure en bois, les plantes se frayaient un chemin vers la lumière, vers le soleil. J'étais heureuse et triste à la fois. Je savais

ce que cela voulait dire; Une femme en petites manches, pieds nus, venait chercher ma jardinière et la diviser en beaucoup de petits caissons, où les plantes allaient se sentir à l'aise, plusieurs heures, une demi-journée, pour passer ensuite dans des pots de terre rouge, en terre cuite. Elles avaient chaud, elles aussi, à cause du soleil et de la respiration des plantes-sœurs. Mais jamais, jamais, lorsque j'allais les toucher du creux de la main, ou lorsque je collais ma joue à leur pot de terre rouge, elles n'allaient me transmettre l'amicale chaleur complice du plancher en briques. Chaude et douce, comme le corps arqué et frémissant du chat descendant du poêle en terre cuite.

Le paradis. Les gens n'y venaient pas souvent. Il n'y avait que des plantes, des fleurs, avec ou sans pétales, aux corps verts, rouges, violets, jaunes, lilas, minces ou tranchantes comme des épées, branchues ou piquantes, naines comme les champignons et bizarres comme eux. Le paradis. Parfois je craignais que les diables ne le découvrent. Et j'avais peur qu'ils ne transforment mon paradis chaud, humide et parfumé, en une salle de bains noire et terrible.

Mais non. Si les diables y venaient, ce n'était que pour voler. Je savais qu'ils prenaient parfois des apparences bizarres, pour tromper leur monde et qu'ils vous apparaissaient sous des formes si agréables que l'on oubliait tout, pour ne plus concevoir aucun soupçon. La tentation.

La tentation (puis la peur et la terreur, et le plaisir de l'attendre) étaient deux chevaux à crinière et queue violette, luisant comme le jabot des colombes. Ils arrivaient à un galop rythmé, si fou et si beau, que je remarquais à peine qu'ils traînaient derrière eux une sorte de cabriolet à deux roues et capote noire, très chic. Un carrosse d'un autre temps, dont pouvait descendre n'importe qui: une fée, un prince charmant et même ... moi. Et à cet instant là, j'appuyais mes mains sur mes yeux fermés, car deux larmes d'émotion débordaient de mes paupières closes et tremblantes. J'ouvrais mes yeux. Les chevaux attendaient dignes, la tête haute, agitant, comme à un signal qu'ils étaient seuls à connaître, leurs fortes têtes ondoyantes, leurs queues noires claquant sec. Sous leurs oeillères en peau noire et fine

comme des gants, ils me lançaient un regard apparemment indifférent, mais combien plein de sens: Allez, monte! me disaient-ils. Et je devais m'accrocher des deux mains à l'écorce dure de l'acacia pour ne pas monter dans la calèche tentatrice, car je savais tout: dès cet instant là, j'aurais été perdue. Les beaux destriers auraient lancé par leurs narines des flammes, auraient cabré leurs belles échines en argent et à la place du fin harnais, pareil à la peau des gants, on aurait vu leur pousser de larges ailes noires et brillantes, comme seule leur crinières noire et luisante pouvait l'être et ils se seraient envolés, pour toujours. Et de là, de cet autre monde, je n'aurais jamais pu revenir. Je le savais.

Ils le savaient aussi, les destriers, et c'est pourquoi ils venaient tous les jours, le matin, parfois à l'aube même, pour que je distingue dans mon sommeil leur trot fou et leur souffle brûlant comme celui d'une chaudière, appuyé au mur même de ma chambre, sous les fenêtres de ma chambre et je me réveillais. Je sortais pieds nus, me faulant décidée.

– *Maintenant!*

Mais l'œil qui m'appelait m'avertissait en même temps, lorsque les œillères noires en cuir s'échappaient un instant de sous sa grande paupière, sous laquelle le globe oculaire tournait tendrement.

– *Tu ne reviendras jamais!*

Je n'allais jamais monter dans la calèche folle qui me tentait et me faisait peur, au bout de chaque nuit. Je n'allais jamais m'envoler sur la croupe polie comme l'argent d'un bel étalon. Mais je n'allais jamais perdre et surtout, lorsque je me sentais esseulée et agitée par des tristesse, cet appel secret et déchirant comme la mort:

– *Maintenant!*

Et combien de fois n'ai-je galopé follement sur des collines rondes et dodues dessinées comme les croupes dures et bien polies des étalons d'argent, à la fin des longues nuits, brûlantes et fraîches à la fois, jusqu'au bord de l'horizon. Et ensuite?! Je n'ai jamais su, mais j'apprendrais sûrement, lorsque je toucherai

de la main l'horizon, mince, argenté, au bout d'une nuit brûlante et peut-être déchirante...

Et alors? La petite fille que j'étais, folle de tentations et terreurs! J'avais appris, je savais que la tentation pouvait se présenter sous une forme si agréable que nul n'aurait soupçonné que le diable s'en mêlait. Et le diable me volait, tous les jours, une part de mon paradis. Parce que je ne montais pas dans la calèche, à cet appel inquiétant, avant que le soleil ne brille à l'horizon, ils partaient et s'ils ne m'emportaient pas, ils emmenaient mon coeur comme proie. Mes jolies fleurs, que je défendais de mes petits doigts frémissants contre les graines trop lourdes de la terre humide, mes jolies fleurs dont l'enfance se passait dans des pots ronds et rouges en terre cuite, qui grandissaient en une journée autant que d'autres en une année, étaient toutes emportées par le maudit cabriolet.

Je descendais trébuchant la marche de brique brûlante, je posais le pied sur la deuxième marche – chaude et polie, sur la troisième – plus fraîche que la porcelaine d'une tasse de thé oubliée pendant une heure, je tendais la main pour toucher l'air brûlant et humide qui montait et m'enveloppait pareille à une vapeur, à un esprit et tandis que mes petits pieds cherchaient des flaques d'eau tièdes prêtes à s'évaporer du sol chaud, amical, comme une poêle couché sur le dos duquel ronronne une énorme chat brûlant, et que mes yeux en larmes cherchaient les longues planches vides, sur lesquelles hier à peine, de jolies fleurs vives me touchaient, me connaissaient, me respiraient. Vides. Et avec un dernier déchirement sans pareil je parvenais à me tourner vers la gauche, vers la niche du coin, pour voir les petites boîtes humides. Pleine d'émotion, frémissant de la joie des retrouvailles, j'écartais doucement, de mes doigts minces, les graines humides et noires, sous lesquelles je trouvais toujours la pointe jaune, pâle et frêle.

– *Victoire!*

Avec quelle joie n'allais-je essuyer mes larmes! Seuls témoins, sur mes joues, demeuraient de longues traces de doigts mouillés, trop heureux de sauver de l'étouffement ces minces fils, pareils à des aiguilles de sapin et pâles comme le clair de lune.

– *Victoire!*

Tout recommençait. Une pluie chaude et douce allait tomber des arrosoirs. On lèvera une vitre pour que les plantes respirent. Et les jours trop torrides, on habillerait de nattes en doux roseaux le toit transparent de la serre. Mes fleurs allaient pousser en un jour autant que d'autres en un an et passer leur enfance dans des pots de terre cuite de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel: verts, lilas, roses, bleus, jaune pâle, violet violent.

Et si je ne montais pas dans la calèche tentation, la récompense ou le prix, je le savais, devait être la même. Mais, c'est sans doute comme ça au paradis. Tout autour, rôdent des tentations si troublantes, que l'on n'arrive pas à les oublier. Et pourtant, l'enfer a ses messagers sur terre aussi. Ils s'emparent de l'homme faible, d'une maison abandonnée et s'y installent à demeure. Je connaissais au moins deux maisons de ce genre. Les diables y séjournaient, comme au sein des personnes, sans être dérangés. C'étaient des personnes faibles et les diables en faisaient ce qu'ils voulaient. Elles étaient si faibles qu'elles ne comprenaient même pas ce qui leur arrive. Elles remarquaient seulement le soir, le soir surtout, que leurs doigts mincissaient, se desséchaient et s'allongeaient, leurs ongles devenaient pointus et crochus, une queue poilue se mettait à froufrouter derrière eux et ils devaient veiller à ce qu'elle ne deviennent pas trop apparente, tandis que sous leur bonnet ou fichu, poussaient des cornes. Le cœur, oui, leur cœur était fichu. Ils se tenaient au coin de la rue, pour tenter d'autres âmes, faibles ou fortes... c'est ce que l'on allait voir. Si vous étiez bon et juste et si vous aviez la foi, si vous n'oubliez pas de faire le signe de croix et si vous évitiez de faire le mal, vous passiez à côté du diable, comme un canard dans l'eau et rien ne vous arrivait. Et le diable en était si dépité, qu'il pouvait même en crever. Tandis que si vous passiez par là, après avoir dit un mensonge ou dans l'idée de tromper quelqu'un ou de vous en moquer, ou bien la tête prise de boisson, quelle joie pour le diable! Vous étiez son homme! Je connaissais deux maisons de ce type. On n'y faisait pas le signe de croix, la porte n'ouvrait pas vers l'orient et pour que le soleil n'y entre pas, on y bouchait la fenêtre été comme hiver, nuit et jour. On entendait

dans ces maisons, jusque dans la rue, un trépignement ou des grivoiseries que vous gardiez sur le cœur plusieurs jours durant, comme un couteau de glace. Mais le mieux était de s'en préserver par un signe de croix. On le faisait en douce, avec la langue ou, encore mieux, en pensée. Et le diable ne pouvaient plus rien contre vous. Mais savez-vous quant on voit le mieux si une maison est habitée par les diables?! Le matin du Nouvel An. Avant l'aube, les enfants circulent en groupes en chantant d'une maison à l'autre. „Vivez, fleurissez, comme un pommier, comme un poirier...” et le matin, dans tous les jardins, on sème des grains de blé pur, grains rouges et luisants – signe d'une bonne année. Or, dans les maisons des diables on n'en trouve nulle trace, car même si par erreur un enfant s'y égare, les diables n'ont pas l'audace de sortir pour récompenser l'offrande de blé en offrant des noix, des gâteaux et de la monnaie, ou de pommes, car le diable craint une bonne action plus que toute chose. Et le vœux non récompensé se retire quelque part, au niveau des débuts et le grain de blé rouge, luisant et plein pleure dans la neige intacte, jusqu'à y pourrir et se transformer en une sorte de cendre. Comment ne pas reconnaître les maisons habitées par des diables?

Si on connaissait les diables, on les évitait. Et je savais, même moi, comment éviter la tentation. Mais le livre aux images troubles me rappelait toujours comment ils s'y prenaient, consciencieusement avec leurs fourches assassines.

Personne ne m'avait parlé de la mort, jusque là. On n'en parlait pas chez nous. De temps à autre, on voyait dans notre ville, assise sur des collines, quelque cortège monter ou descendre, se traînant dans les ruelles étroites. On était trop gênés pour demander des précisions. Il est mort. C'est tout ce que nous pouvions apprendre. Et pourtant, en voyant l'enfer dans ce terrible livre, maman aborda pour la première fois la question de la mort:

– Lorsque un homme meurt, s'il est bon, il va au paradis. Mais si c'est un méchant homme, s'il a fait des péchés, il va en enfer.

C'était donc ainsi. Les gens mouraient. Je ne me souciais plus de savoir ce qu'il pouvait y avoir de bon, après la mort, au

paradis. C'était déjà assez triste, : „Les gens meurent!“ Et pourtant... si au bout du chemin, la mort attend l'homme, comment peuvent-ils être si tranquilles? Ils devaient en savoir plus. Des choses, un secret que je voulais à tout pris savoir, pour en être quitte. Et des mois entiers, j'ai tourné ainsi ma question, et j'ai décidé que le moment le plus propice pour la poser à maman, serait un de ces matins paisibles où maman nous racontait toute sorte de choses, en épluchant ses carottes, ses racines de persil et ses pommes de terres, qui s'amassaient en gentils tas dans la bassine sur la table. Un jour, j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai posé la moitié de ma question:

– Maman, tout le monde meurt?

„Tout le monde“ me dit maman, avec trop de douceur et de calme, pour que j'y voie une menace quelconque. Et pendant des mois entiers, j'ai suivi la paix lisse des matinées, pour lui poser l'autre moitié de la question. Mais je n'ai jamais eu le courage, plutôt à cause de la réponse que de la question:

– ...Et alors, maman, nous allons aussi mourir?

Tout en préparant et ressassant ma question, je ne me suis pas vue grandir et je suis devenue trop grande pour la poser.

Et comme je le regrette, surtout depuis un certain temps!

Ma mère, alors, n'aurait peut-être pas donné la réponse dont j'avais peur. Elle m'aurait peut-être dit une chose qui me reconforte pour toute la vie.

LE VOYAGE

On ne parlait jamais d'amour chez nous. Ni de mort. Un silence profond enveloppait d'un voile noir ce genre de choses qui devaient rester telles quelles: à jamais dissimulées dans l'oubli, comme sous des cendres volcaniques ardentes. Ces cendres volcaniques recouvraient soigneusement les événements conservés intacts, au point qu'il fallait un instant d'inattention, ou le plus souvent un hasard pour écosser l'énorme et troublant secret de tant d'histoires.

Elle devait avoir 16 ans, lorsque son grand-père avait fait monter ma grand-mère dans le carrosse. Je ne sais pas ce que c'était en fait, mais j'aime imaginer un carrosse. Et ils ont voyagé quatre ou cinq jours à la tête d'un convoi de marchands. A Vienne la brillante, ils y sont parvenus la nuit. Grand-père faisait ce voyage trois quatre fois par an: il y portait des marchandises et en rapportait. Bon commerçant, il savait ce qu'il pouvait vendre et acheter. Il connaissait par coeur la vieille route et savait prendre des raccourcis dans de vieilles forêts pour parvenir, sans danger, le soir, à des auberges sûres et amicales. Et tandis que les gens s'occupaient des chevaux et charrettes, le grand-père de grand-mère trinquait avec l'aubergiste, car l'amitié, comme le feu s'éteignent si on n'y prend pas soin.

A Vienne la brillante, ils sont parvenus la nuit. Peut-être sont-ils restés une semaine chez un riche marchand à qui il apportait de la marchandise et dont il revenait chargé de marchandise? Quoi qu'il en soit, c'est là que grand-mère participa à son premier et unique bal. Et rien de ce qui s'est passé n'aurait peut-être eut lieu, si elle n'avait rencontré cette Bohémienne muette avec son coquillage maudit pour lui dire la bonne aventure! La faute en était évidemment à la Bohémienne. A elle seule! Et puis, le grand-père aurait du veiller sur la jeune fille. Comme s'il ne savait pas, lui, ce que c'est que le murmure discret, parti sans raison d'un coquillage tzigane?

Mais Zaza n'avait de Tzigane que le nom, bien que le marchand ne fut plus sûr que son sang ne contienne pas une part de sang nomade.

Il l'avait trouvée devant sa porte, au seuil d'un hiver froid, petite créature sale, gelée. On ne parvint à rien tirer d'elle, bien que la fillette suivait ses questions d'un regard intelligent, trop vif pour une enfant de cinq-six ans. Et lorsque la vieille nounou, servant depuis toute une vie dans la maison du marchand viennois, fit prendre un bain à la petite pour la nettoyer, mais surtout pour la réchauffer, on vit, à la surprise générale, que ses joues terreuses étaient plus roses que les pétales d'une rose, et ses tresses noires et sales comme une corde, laissaient voir des cheveux doux et des boucles dorées comme le miel. Quel ne fut le trouble du marchand en voyant cette drôle de petite surgir sans crier gare, devant sa porte, par une matinée glacée. Il attendait que quelqu'un vienne réclamer l'enfant. Mais personne ne vint jamais la chercher et ils comprirent bientôt que son entêtement à ne dire mot provenait en fait du mutisme: la fillette était muette. Qui sait quelle terreur ou malédiction lui avait ravi à jamais sa voix. Quant à l'ouïe, elle était plus fine que celle d'une biche et si on laissait choir ne serait-ce qu'une aiguille, elle tournait sa tête blonde comme celle d'un ange, dans un sursaut. Son regard semblait noir, trop vif et trop brillant pour un enfant. Elle avait appris à répondre sans voix aux questions, en vous regardant droit dans les yeux, tandis que ses lèvres remuaient vives, comme si elle vous confiait un secret terrible:

– *Zaza.*

C'était le seul mot qu'elle avait amené avec elle et on l'appela ainsi. *Zaza.* *Zaza* étonnait depuis longtemps les hôtes de la maison de deux manières. Car il y avait deux choses qu'elle faisait à merveille: elle devinait l'avenir et elle brodait. Broder de lourds brocards, des objets chers et précieux, elle l'avait appris dans l'atelier du marchand, en dépassant bientôt des brodeuses des plus habiles. Pour ce qui est de dire la bonne aventure, elle savait le faire, sans que personne ne le lui ait appris, car il est évident que *Zaza* était née avec ce don. Il lui suffisait de voir le creux d'une main tendue et elle frissonnait toute entière, comme un chat dont on caresse l'échine. Jusqu'à ce que le marchand s'en rende compte et depuis *Zaza* amusait et donnait le frisson à tous ses hôtes avec son savoir. Combien de fois, le grand-père de ma grand-mère ne l'avait-il pas vue dire la bonne aventure! Lorsque

dans un lointain recoin du salon, on voyait se lever énigmatique la jeune femme blonde aux yeux trop brillants, en caressant les plis de ses larges jupes, tout le monde savait la suite: elle allait prédire l'avenir. Une Tsigane de passage vers la Galice, lui avait laissé en souvenir un coquillage marin.

– *Zaza!*

C'était là l'erreur du grand-père de jeune demoiselle. Sans la Tsigane blonde, rien de ce qui allait suivre ne serait arrivé. Mais il riait encore insouciant et se réjouissait de voir Zaza rassembler ses jupons. Comme en train de se réveiller, elle regarda autour, tourna inquiète son regard et le planta droit dans les yeux de la jeune fille. Elle prit entre ses mains sèches, la petite main douce d'enfant, la caressa, la tourna légèrement, la souleva en suivant avec un sursaut bizarre de son sourcil la ligne de vie, celle de l'amour et celle de la chance. Puis, elle murmura:

– *Liebe!*

Grand-mère regardait étonnée et ne comprenait pas le mystère que la Bohémienne lui avait confiée sans voix, en la fixant de ses yeux trop noirs:

– *Liebe! Liebe!*

Zaza répéta le mot et les lèvres moles elle murmurait des phrases étranges que la jeune fille ne comprenait pas. Pourtant, les yeux de la gitane, son regard ardent étaient de plus en plus troubles, presque effrayés, comme si elle lisait dans un livre des secrets terribles.

– *Liebe! Liebe!*

Elle criait presque, mais ce cri sans voix était plus effrayant, qu'un spasme terrible et ses artères se tendaient. Et de tant d'effort, ses yeux tournaient terrifiés dans leurs orbites. Que disaient les lèvres moles de la bohémienne, en tournant désespérément de longues phrases, sans un son, en une langue étrangère, dont la jeune fille étrangère ne pouvait rien comprendre?

– *Que dit-elle?* demanda grand-mère alors.

– *Des sonnettes,* a rit le grand père de ma grand-mère. Mais le marchand en fut troublé, car il savait que si Zaza disait rarement la bonne aventure, tout ce qui se passait ensuite reflétait ses paroles. Balivernes, rit à nouveau le grand-père sans

soupçonner que trois jours plus tard, le premier bal de sa petite fille allait être le dernier.

Pour le bal, son grand papa lui avait fait mettre une robe de brocart brillant à la taille serrée par une corsage de soie. Il avait acheté la plus belle robe brodée par Zaza.

Je ne sais pas ce que ma grand-mère a vu dans cette salle de bal, brillant de mille feux, je ne sait pas si elle fut impressionnée par les lustres pesants, les velours neufs ... je ne sais pas si son cœur était joyeux ou s'il se débattait d'émotion comme une colombe effrayée. Je ne sais pas si elle y a vu de belles et éclatantes robes, les costumes à tresses d'or des chevaliers ou peut-être fut-elle étonnée d'être élue reine de son premier bal; mais surtout, personne n'a jamais su et surtout son grand père, quand le jeune et beau hussard blond rencontra son regard fixe et gris comme l'acier.

- *Liebe!* murmura sous le charme le blond prussien, beau comme un fiancé et la jeune fille s'embrasa elle-même comme une mariée, car c'était ce mot là que Zaza avait lu dans les lignes de sa main.

- *Liebe! Liebe!* répéta perdu le bel officier et la jeune fille comprit sur le champ et ses yeux timides et gris, si beau qu'il n'en avait jamais vu de tels dans ses bals viennois, lui répondirent avec audace:

- *Liebe! Liebe! Liebe!*

Grand-mère ne sut ni quand, ni pourquoi la valse et le bal furent finis, et l'orchestre se tût. Et lorsque sur un ton solennel l'amoureux lui demanda par le traducteur sa main, grand-mère lui répondit tout de go, rougissant vite et lançant entre ses cils les éclairs d'acier de son regard:

Mais le grand père de grand-mère refusa sec de laisser sa petite fille parmi les étrangers. Le même soir il fit ses valises, pour quitter Vienne le lendemain matin.

- *Liebe!* criaient les portières du carrosse.

- *Liebe! Liebe!* soupiraient ses ressorts.

- *Liebe! Liebe! Liebe!* serrait ses dents la jeune fille en mordant le bois de la voiture. Pour ne pas crier de terreur, car dans le son même des fouets, elle entendait nettement des feux de pistolet.

Le voyage lui sembla une longue nuit, froide comme elle et grise comme l'acier et grand-mère revint plus triste qu'une reine de la nuit, atteinte par les premières lueurs de l'aube.

Ensuite, une année plus tard, le grand père de ma grand-mère la maria à mon grand-père et la photo du mariage nous la montre droite comme dans une salle de bal, à côté d'un jeune homme orgueilleux et plus chanceux que le blond demeuré au loin à soupirer et épouser peut-être quelque blonde et molle demoiselle.

Je n'ai jamais entendu ma grand-mère raconter ce bal viennois, l'amour du Prussien ou le sien, ni le refus catégorique de grand-père de laisser sa petite-fille parmi les étrangers.

Tout ceci flottait dans l'air, murmuré par les autres, mais jamais par grand-mère. Son voyage, cependant, elle me l'a raconté mille fois. Et à ces moments là, le gris de ses yeux s'éclairait du bleu de la mer, ses cheveux noirs devenaient encore plus sombres, une nouvelle nuit s'y ajoutant, tandis que ma grand-mère y plongeait avec un regard fixe hypnotique. Elle vivait une fois de plus le voyage aller, le grincement du carrosse, les relais de chevaux, la nuit ; elle se réchauffait aux feux masqués du convoi, traversait en vitesse de petits cours d'eau peu profond, des ponts en fer enjambant le Danube, elle rencontrait des maisons, des gens et surtout se retrouvait à Vienne!

Grand-mère ne fit plus d'autre voyage, mais ce voyage là, elle devait le revoir de mille et une façon, chaque fois plus merveilleux. La dernière fois, son récit fut si beau, si terriblement beau, que je ne fus plus tout à fait sûre si le voyage avait été réel ou rêvé. On ne saurait imaginer de plus beau voyage. Et alors, je fus certaine que devait arriver, ce qui arriva vraiment. Grand-mère fit jouer sur son gramophone des valse, comme jamais, pendant toute la semaine. Lundi ; mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi... Dimanche soir elle mourut.

PLUIE D'ETE

La maison de grand-père était la dernière. Lorsqu'il est revenu de guerre, avec une balle dans le tibia de sa jambe gauche, il a acheté l'un après l'autre les sept jardins voisins, dans l'idée d'y construire sept maisons et de garder près de lui ses garçons et sa fille. Et il y aurait bien construit sept maisons si l'un de ses fils n'était pas mort et si, à 16 ans, Elena n'avait pas entortillé l'esprit du plus prometteur des garçons qui la faisaient danser aux frénétiques bals de province. Il ne resta que les garçons pour porter le nom du grand-père dans notre rue, qui se lovait sur la cuisse du bourg, comme une selle tartare et qui se nommait d'ailleurs: *Route des Tartares*. C'était vraiment la route par laquelle ils arrivaient naguère et, parfois, les étés les plus chauds, de terribles vents soulevaient jusqu'au ciel une poussière jaune évoquant le fantôme des pilleurs à cheval.

Je les ai vus. Sur la route recourbée comme une selle tartare, on sentait d'abord un souffle de vent. Ce n'était pas un souffle paisible. Les entrailles de la terre soupiraient, les feuilles tremblaient, peureuses et les branches des arbres se heurtaient les unes aux autres, avec un sifflement, tantôt sec, tantôt terrible. C'étaient eux, et d'un coup l'horizon pâlisait devant le danger. C'étaient eux. Des rouleaux duveteux de poussière enterraient dans un brouillard argileux les acacias, les maisons et les jardins. Une poule couveuse aux poussins soyeux allait se cacher effrayée, dans un buisson, en criaillant. Dans les jardins, des cordes de linge sec se débattaient avec violence, poussant vers le ciel des étendards de danger et combat. Le ciel lui-même se troublait et s'assombrissait, à tel point que son visage pur, bleu et clair, devenait violet et que le soleil même perdait de son éclat doré, nous envoyant une lumière effacée et lasse. C'était un moment de débâcle générale et j'allais me perdre un instant dans la forêt verte et profonde du champs de maïs. Comme je le savais, les Tatares poursuivaient des petites filles comme moi, faciles à attraper au galop sauvage de leurs chevaux, dans les jardins, les maisons, au bord du chemin. Ils le faisaient facilement, sans s'arrêter, comme on arracherait en courant des cerises rouges, bien mûres. Deux à deux, comme les cerises mûres et rouges,

ils les attachaient à leur selle et les emmenaient au loin, en proie tendre, sauvage. Mais j'étais depuis longtemps, moi, au creux secret d'ombre et de fraîcheur de la verte forêt – le maïs du mois d'août, grand et fort, qui envoie vers le ciel les longs javelots sans peur de ses épis, blonds comme des fillettes et aussi délicats qu'elles.

Je me couchais sur la terre toute chaude, grumeleuse et noire, – effrayée et protégée à la fois. Comme j'avais bien appris les lois du combat, de la vie et de la mort! Accroupie sur la forte poitrine virile de la terre, l'oreille à terre, j'écoutais le danger approcher et s'en aller. Un sabot d'argent lançait scintillait sur un galet et un éclair tout rond illuminait jusqu'au ciel. Et sous le coup de l'émotion, des gouttes chaudes coulaient le long des épis-javelots, parmi les feuilles vertes, rafraîchissant les soies blondes du maïs et dégoulaient sur mes joues. La pluie. Une pluie d'été.

Il pleut. Il pleut toujours. Un flot énorme, puissant, se débat entre ciel et terre. Un instant, il avale les arbres, la maison et la rue. Sous les balcons et les murs, éphémères refuges, comme sous les ailes d'une poule couveuse, les passants se pressent. Quelque tonnerre, au loin, brise le ciel, quelque éclair rapide le raccommode. Une pluie d'été. Sous ma fenêtre, coulent des torrents boueux et mes pensées s'en vont au loin...

Pleut-il autant maintenant sur mes champs verts, le long de la Route des tartares? Quelle fillette soupire encore collée à la poitrine virile de la terre. Les poussins sont-ils tout aussi soyeux? Mais l'acacia donne-t-il des fleurs aussi pures?

Après la pluie, nous sortions pieds-nus. Une clarté trop verte nous aveuglait de partout. La pente mettait à jour de nouvelles argiles. De douces luges polissaient l'argile jaune et dans la vallée, un trèfle mourait noyé. Quelque couche de terre s'en allait, emportée par les eaux. Quelque poule mère pleurait ses poussins à jamais disparus. Un veau tendre et un peu idiot surgissait du jardin. L'arc-en-ciel déployait dans le ciel un drapeau de paix.

Comme tout m'était proche! J'attendais émue et tendue des nouvelles étranges qui devaient nous remplir de crainte et d'étonnement. De vieux étangs débordaient dispersant dans les jardins des carpes tout en écailles. Une triste récolte comblait

les tablées sans joie. Des carpes au ventre blanc cuisaient et mouraient sur les sillons brûlants. On ne découvrait que trop tard le ventre blanc gonflé d'œufs d'un poisson immense. Comment ne l'avions-nous pas découvert à temps! Pourquoi n'avions-nous pas aperçu à temps ses écailles d'argent? Un poisson rempli d'œufs, quelle tentation. Quelle punition plus grande pouvait-il y avoir? Lourds de pluie, de vieux étangs, datant de l'époque d'Etienne le Grand, débordaient parfois, comme le ventre rempli d'œufs des carpes. Quelle triste moisson ne laissaient-ils pas dans nos jardins! Il ne faut jamais profiter des carpes qui contiennent tout un étang plein de poissons.. Si on tue la vie avant qu'elle n'apparaisse, comme en cassant les œufs d'un triste nid d'oiseaux, on assume le fardeau d'un lourd péché.

Nous connaissions même quelqu'un qui était mort en emportant un châtiment plus lourd que toute malédiction. Il habitait une petite maisonnette, frêle comme un triste nid d'oiseaux. Il était né vieux. J'en étais sûre, car personne ne l'avait jamais vu autrement. Une barbe blanche et effilochée descendait vers le sol et sa chevelure était tout aussi blanche et rare. Une longue et blanche chemise laissait entrevoir une sorte de pantalon paysan blanc collant sur de vieilles jambes chancelantes. Et la veste, qu'il mettait l'hiver sur ses épaules chétives, était taillée dans la peau blanche d'un mouton. S'appuyant sur sa canne, il marchait lentement, à pas mous, sur la terre sèche. Il ne regardait personne et ne parlait à personne. C'est pourquoi je fus tout étonnée, un soir d'automne, en longeant la palissade en bois de sa maison, d'entendre sa vieille voix sèche. Il s'essayait peut être, pour voir s'il était encore capable d'articuler un mot. S'il avait encore sa voix, si Dieu ne la lui avait pas confisquée depuis on ne sait quand. Quoi qu'il en soit, je me suis arrêtée toute étonnée près de la palissade de planches, en attendant, qu'arrive, comme d'un autre monde, sa voix sèche. Mais les mots n'ont plus été répétés. L'homme en blanc avait replongé dans le silence sa malheureuse terrasse en terre battue. Il était seul. Au matin, j'apprenais qu'il était mort dans la nuit. Il ne se montrerait plus tous les jours, blanc et doux comme une ombre, sa besace attachée à son bâton, pour s'asseoir sans un mot devant les portes, en fixant le sol, honteux ou plutôt absent. Il ne semblait pas poussé par le besoin

ou la faim. C'était une sorte de châtement amer plutôt, qui semblait le pousser à s'asseoir tous les jours devant chaque maison, le regard fixant le sol, jusqu'à ce qu'on ne jette dans son sac blanc des poires molles, des craquelins chauds, du fromage de mouton, des œufs frais, des noix. Il les recevait de son air absent, son visage exprimant une vague douleur, au point que l'on s'étonne de le voir, une heure plus tard, assis à l'ombre sur sa terrasse sèche, pour sortir de son sac son repas. Il était toujours silencieux, perdu, comme une ombre.

Quatre murs blancs soutenaient le toit, comme dans les illustrations des vieux livres. La maison. Deux pouces de terre jaune: la cour. Des branches sèches de prunier: sa clôture. Ni chat, ni chien. Rien. Au printemps, une femme charitable, lui peignait à la chaux sa maison, sa terrasse et sa clôture.

Cette ombre blanche, légère, faisait partie de notre vie comme la pluie, comme la neige, comme les fleurs du pommier, les cerises rouges, la forêt verte de maïs; comme le Nouvel An. Et ce n'est qu'à sa mort que j'ai su quel terrible fardeau le gardait en vie. Il était seul au monde, parce que il y a très longtemps, lorsqu'il n'était qu'un enfant, comme nous, il avait volé les œufs d'un nid d'hirondelles et que les petits n'allaient jamais plus sortir de leur nid douillet.

Il n'était donc pas né vieux? Il devait avoir eu aussi la chevelure blonde comme les épis de maïs? Il avait aussi couru comme nous dans l'herbe trempée et brillante? Il avait donc aussi grimpé au sommet du noyer à l'écorce luisante, où l'odeur vive et pénétrante des fruits noirs et verts vous donnait le vertige? Il évitait comme nous la Route des Tartares, lorsque les grands vents levaient jusqu'au ciel des rouleaux duveteux de poussière? Et alors, pourquoi avait-il tué ces petits œufs tachetés que pleuraient des nuits entières des hirondelles?

Si Hariton n'était pas mort, ce Russe „lipovène“ qui se soûlait et dormait tous les jours sa barbe touffue appuyée contre la clôture aux larges planches, surplombée de piques en bois, s'il n'était pas mort donc, qui aurait su tout cela? Hariton n'avait jamais été marié et quelle aurait d'ailleurs été la „Lipovène“ capable d'aller le ramasser devant la clôture du jardin, en train de dormir debout comme empalé? Quant à Hariton lui-même, entre

la femme et la vodka, qu'aurait-il choisi? Comme on l'a vu, de sa vie aussi, il ne restait pas grand chose. Peu nombreux étaient ceux qui se souvenaient encore du gars bien bâti à la moustache rousse, bon et joyeux, comme une grosse bête paisible. Hariton n'était plus pour tout le monde que le poivrot „lipovène“ que depuis un certain temps tout le monde évitait pour une autre raison aussi. Par un soir sombre de printemps, un jour de pluie, on vit devant sa maison, un homme gisant en croix dans la boue. Une voisine l'avait vu de ses propres yeux. Il traversait en hâte vers sa maison, dans la pluie froide de printemps et, sans un éclair tombé à cet instant même, la femme aurait peut-être marché sur la main tendue. Les Lipovènes ont eu beau sauter droit dans leurs bottes, en caleçon, ils ont eu beau chercher à la lanterne le long de la rue ; en aval et en amont, ils n'ont trouvé personne. Mais la femme l'avait vu et jurait de le voir encore en mémoire, crucifié dans une marre, trempé par la pluie et les nuages et la main tendue vers la maison de Hariton. Inutile. On n'a rien pu tirer de Hariton. Le Lipovène roux et barbu regardait fixement la femme et vidait sa bouteille de vodka, comme si c'était de l'eau. Qui sait, se dirent les gens – et ils rentrèrent tranquillement chez eux. Mais, quelques semaines plus tard, on revit à nouveau par une nuit de pluie l'homme tombé, tendant la main en guise de prière ou de menace, vers la maison de Hariton. Et une fois de plus, Hariton vida d'un trait sa vodka ; non plus une, mais deux bouteilles. Et une fois de plus les gens ne trouvèrent rien. Depuis, chaque fois qu'il pleuvait follement, si vous passiez devant la maison de Hariton, il pouvait vous arriver de marcher sur cette main tendue qui s'allongeait, s'allongeait. Par peur de la pluie ou de la nuit menaçante, Hariton entassait des caisses de vodka pour les avoir à portée de main et à la première goutte d'eau il se mettait à boire, et il ne se réveillait que Dieu sait quand, le plus souvent planté devant la clôture en bois du jardin, accroché à sa grande barbe pointue.

Et qu'ils n'ont rien pu empêcher, ni trouver cette vision, les gens se mirent à éviter la rue qui passait, comme un pont tout droit, par devant la maison de Hariton. Mais comme il savait devoir mourir bientôt et que la vodka ne lui était plus d'un grand secours, Hariton raconta que depuis longtemps déjà, la main se

tendait vers lui, toujours plus longue, toujours plus menaçante et que cette main -là allait le tuer, coupable. En effet, son histoire terminée, il mourut en râlant, comme si une longue main, vengeresse l'avait rattrapé pour lui serrer la gorge. Les Lipovènes en frémirent. Hariton connaissait bien la main en question. C'était celle d'Achim, celui qui s'était noyé par une nuit pluvieuse et noire, dans un ruisseau aux gouffres perfides et profonds. Hariton avait laissé Achim sans secours, la main tendue. Achim, son meilleur ami, parce qu'il avait épousé Daria et Daria n'avait-elle pas promis à Hariton d'attendre son retour du service militaire? Mais Daria était désormais, – depuis combien d'années? – une petite vieille ridée et bossue, tandis que la main de l'ami d'enfance avec lequel il avait appris à nager, et avec lequel ils sautaient ensemble au milieu des gouffres... cette main-là frappait sans cesse à sa fenêtre:

– Tire-moi de là, mon pote.

Et comme Hariton se cachait derrière la bouteille de vodka pour ne pas entendre ces prières, ou peut être ne voulait-il simplement pas, à cause de Daria, la main d'Achim devenait toujours plus longue, plus pesante, plus menaçante. Mais ce n'est pas possible, disaient les vieux Lipovènes tout étonnés. Car ils se souvenaient parfaitement de la mort d'Achim: il avait glissé sur la mince passerelle, droit au cœur du tourbillon – par une nuit noire et pluvieuse et il n'y avait eu personne à proximité pour lui tendre une main secourable. Ni amis, ni ennemis, car Hariton faisait encore son service militaire et c'est d'ailleurs pourquoi Daria l'avait oublié!

Mais la pensée? demanda untel en allumant un cierge, au moment même où Hariton mourait en haletant comme étranglé, par la main vengeresse de son ami trahi.

Postface

„Moments heureux, proches du miracle“

„Je me souviens et j’imagine“, le livre que je prépare maintenant à l’édition, pour lui permettre de voir enfin le jour, fut écrit sous mes yeux, en quelques mois, vers la fin de l’année 1987. Au printemps suivant, il était prêt, corrigé, dactylographié et il avait tout d’une édition définitive. Il ne lui manquait plus que de prendre corps pleinement. Aussi bizarre que cela puisse paraître, la chose ne fut pas possible, alors.

Je regardais étonné et sans me l’expliquer, cette suite de mots, qui semblaient dictés, mais agencés avec un art que je n’arrivais pas à comprendre et leur coagulation en une chose que je n’aurais su définir esthétiquement. Était-ce des mémoires? Était-ce une fiction ou même une existence fantastique, reflétée dans un monde parallèle que je ne pouvais même pas entrevoir? Je suis plutôt enclin à croire qu’il y avait un peu de tout cela, qu’il y avait plutôt un message énigmatique et une communication venant de l’imprécis, sans prendre de forme claire, qui conservaient une forme baroque, d’alluvions et réceptacles de sensations, ce qui le caractérisent parfaitement. C’était alors, déjà, un livre sans âge, écrit sans explications contigües, qui communique en hiéroglyphes une série de conclusions sans les développer, conclusions que l’on sous-entend ou devine par voie intuitive. Son histoire ultérieure fut tout aussi peu ordinaire.

„Je me souviens et j’imagine“ répète dans un certain sens la biographie superficielle des „Imperfections provisoires“, l’autre livre de prose de Mariana Brăescu. Mis au point en 1988, sous une forme qui, du point de vue de l’auteur était définitive et ne fut plus corrigée, car elle n’en voyait pas l’utilité, le livre devait donc être publié sous cette forme même, l’année suivante, en 1989. Mais, malgré des encouragements respectueux, il ne put prendre corps et demeura comme un épisode au sein d’une œuvre littéraire constituée, pouvant être connue plus tard. C’est main-

tenant, des années après, que cette œuvre, créée en son temps, paraît et devient **une présence**, non seulement **une existence**.

Mais les ressemblances aux „**Imperfections provisoires**“ ne concernent que cette couche de biographie apparente, car „**Je me souviens et j'imagine**“ représente une autre littérature que les histoires géométriques, froides et calculées comme un raisonnement mathématique dans le style du „Dernier Severus“ ou „Un carré parfait“. Tout y est inspiration d'origine et même insufflation, un élan impétueux de mémoire presque collective, genre prototype et donc archaïque, qui ne formule pas de conclusions découlant d'un développement rationnel, mais des états énigmatiques porteurs de sens.

„**Je me souviens et j'imagine**“ est une œuvre secrète qui semble offerte à l'auteur par voie mystérieuse. Une sorte de caractère visionnaire spécifique nous étonne par sa capacité à se formuler. C'est, en fait, avec „**Le Treizième Caesar**“, le chef d'œuvre de l'auteur dramatique.

Ces créations semblent même des chefs d'œuvres dans l'absolu et leur aspect solitaire hors série, frappe sur le coup et persiste. „**Je me souviens et j'imagine**“ n'a pas de préhistoire et on ne saurait lui trouver de genre proche, dans la littérature roumaine, même si certains traits de plume permettraient quelques vagues suggestions. L'ensemble en impose par son caractère incomparable, indistinct et énigmatique, indiquant une sorte d'œuvre qui semble née de rien, en mettant bout à bout des moments heureux, proches du miracle.

„**Prière du soir**“, le livret – ci, est un bréviaire quasi-mystique extrait du „**Je me souviens et j'imagine**“. Mais „la religiosité“ manifeste appartient à l'auteur qui, en soi-même, reproduit, à l'échelle, les Faits „génésiaques“ de l'Auteur. Le „livret“ sera, donc, une sorte d'hiéroglyphe. La couverture explique, elle-même, l'énigme de la création et, en même temps, **la répétition de la Génèse** sentie, dans la lumière indistincte du soir, par la Prière.

Artur Silvestri

Président de l'Association des Écrivains Chrétiens de Roumanie

SOMMAIRE

Prière du soir	3
Un après-midi, une voiture dans le ciel	4
Le paradis perdu	9
Le voyage	19
Pluie d'ete	24
<i>Postface:</i>	
<i>Artur Silvestri</i> – „Moments heureux, proches du miracle“...30	